

Lecture du sinthome

DU MÊME AUTEUR

Les pièges du réalisme. Kant et Lacan (avec Frank Pieroben), EME, 2017

L'âme du narcissisme, Pum, 2016

Lecture d'un discours qui ne serait pas du semblant, EME, 2013

Le discours psychanalytique. Une deuxième lecture de L'Étourdit de Lacan, érès, 2012

Lecture des Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Le Séminaire XI de Lacan, Fernelmon, EME, 2010

Jacques Schotte. Un questionnement psychanalytique (sous sa direction, avec Cosimo Trono), Éditions Penta, 2010

La relance du phallus. Le rêve, la cure, la psychanalyse, érès, 2008

Lecture de Encore, Fernelmon, EME, 2008

Comment penser la folie ? Essai pour une méthode, érès, 2005

Lecture de L'Étourdit Lacan 1972, L'Harmattan, 2002

Logique de l'inconscient. Lacan ou la raison d'une clinique, De Boeck, 1999 – L'Harmattan, 2007

Christian Fierens

Lecture du sinthome

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a grey circular background. To the right of the 'é' is the word 'éditions' written vertically in a small font, followed by the word 'rès' in a larger, bold, lowercase font.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2018
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5748-8
Première édition © Éditions érès 2018
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE	
<i>Marc Darmon, Flavia Goian</i>	7
INTRODUCTION. OÙ NOUS MÈNE LE RETOUR AU SENS DE FREUD ? POUR UNE TOPOLOGIE.....	19
Situer le sens.....	19
La réalité psychique ou la nomination du réel.....	22
La perception.....	30
Le passage de la réalité psychique (Freud) au sinthome (Lacan), ou la bonne façon de comprendre la topologie lacanienne.....	36
Plan du séminaire <i>Le sinthome</i>	40
Le sens et l'appensée.....	42

I

PREMIER MODE

DE PRÉSENTATION DU SINTHOME

LA FAILLE

DANS LA CHAÎNE BORROMÉENNE

1. LE NŒUD BORROMÉEN	
EST UN NŒUD À QUATRE.....	47
Le titre du séminaire.....	47
La nomination symbolique.....	52

Le phallus et les formules de la sexuation à partir de la faille	55
De RSI au sinthome, de saint Thomas à Joyce	63
L'équivoque de l'interprétation implique de se défaire du réalisme transcendantal.....	69
De différentes façons de nommer l'imaginaire, le symbolique et le réel.....	74
Le nœud borroméen expliqué par la théorie des ensembles.....	77
Le nœud borroméen à quatre.....	85
La vérité du symptôme : le réel dans le nœud borroméen à quatre	89
 2. LA FONCTION DU TROU	
POUR LA PRÉSENTATION DU RÉEL	95
La fonction du nœud.....	98
La bifidité du fonctionnement symbolique	102
La fonction du trou.....	111
Questions.....	120
 3. L'EXIGENCE DU NŒUD BORROMÉEN	
À QUATRE.....	127
Le nouage borroméen de quatre trèfles.....	127
Trois fonctions : R, S et I.....	135
Valeur générale du nouage borroméen de quatre trèfles	143
 4. « ON N'EST RESPONSABLE	
QUE DANS LA MESURE	
DE SON SAVOIR-FAIRE ».....	147
On n'est responsable... (question freudienne).....	155
...que dans la mesure de son savoir-faire (réponse lacanienne à côté).....	158
Le savoir-faire expliqué par Lacan.....	162

L'énigme du « coq cria »	170
L'énigme.....	172
L'énigme du sujet Joyce	176
L'interprétation psychanalytique.....	184
TRANSITION	
LA CRÉATION DE L'AUTRE SCÈNE	191

II

SECOND MODE

DE PRÉSENTATION DU SINTHOME

LA RÉPARATION

DANS LE NŒUD DE TRÈFLE

5. LE RÉEL DE LA FOLIE ET SA RÉPARATION.....	207
Le vrai et le réel	
dans <i>Les non-dupes errent</i>	210
Le vrai et le plaisir chez Freud.....	216
Les différentes formes du mécanisme supplétif	
chez Lacan	218
« Comment savoir ce qu'il se croyait ? ».....	225
De <i>se croire</i> à <i>y croire</i>	228
« Comment mesurer jusqu'où il y croyait ? ».....	231
Le rapport sexuel imaginaire impliqué	
dans les lettres à Nora	233
Le symbolique impliqué dans un rapport sexuel	
imaginaire.....	237
Trouver le réel dans les embrouilles du vrai	241
La folie à partir du réel, l'échec de la folie	
et l'insistance du réel.....	249

6. COMMENT GARDER LA TRACE DU RÉEL ?	
LE SINTHOME ET LE FANTASME.....	255
Il n'y a pas de rapport sexuel/il y a un rapport sexuel	274
La clinique du rapport sexuel.....	280
7. LA FALLACE QUI TÉMOIGNE DU RÉEL.....	285
Rigidité et souplesse de pensée.....	285
Le retournement du cadre de pensée.....	288
Une femme n'est pas un tout rigide, « les femmes ne constituent qu'un ensemble ».....	291
Dé-monstration (ou déconstruction) d'une évidence imaginaire	292
« C'est une fallace qui témoigne de ce qui est le réel » (113 ; ALI 148).....	295
Le maniement de la fallace du réel, ou la différence entre le réel et le sens	298
La fallace du rapport sexuel : il n'y a pas de rapport sexuel.....	302
Lalangue.....	305
Le propre de la chaîne borroméenne : le faux trou	309
8. PRÉSENTATION DU RÉEL PAR LE FANTASME	
À LA CONDITION DE S DE GRAND A BARRÉ....	315
Présenter le réel.....	317
Entamer le langage binaire.....	322
La métaphore comme piège pour présenter le réel.....	326
Le réel comme ce qui n'est pas symbolique	330
Présentation du réel par le nœud borroméen.....	332
Un nouvel imaginaire instaurant le sens : la situation psychanalytique.....	334
Le réel sous-jacent au fantasme.....	338

La façon qu'a l'inconscient de procéder.....	346
« Retrouver quelque chose qui soit de l'ordre du réel » (124 ; ALI 165) ?.....	351
« Le sinthome tel qu'il n'y a rien à faire pour l'analyser » (125 ; ALI 169), ou l'inalanalysable pour cause de sinthome	356
L'inalanalysable pour cause de fantasme	359
La barre de S de grand A barré	363

III

PENSER LA TRACE DU RÉEL

9. PENSER LE RÉEL : L'INVENTION DE L'OBJET A ET DE LA TOPOLOGIE BORROMÉENNE.....	371
Ce que Lacan a inventé : l'objet <i>a</i>	372
Le réel de la chaîne borroméenne : une idée d'un nouveau type.....	374
Le réel comme condition de l'inconscient	381
L'énergétique comme exigence <i>vs</i> le borroméen comme exigence	383
Questions et réponses de Lacan. La pratique psychanalytique.....	386
Les limites du réel ?	388
La réponse de Lacan à Freud.....	390
10. L'APPENSÉE. NOUVELLE ÉCRITURE, NOUVELLE PENSÉE, NOUVELLE CONCEPTION DE L'EGO	393
Faut l'faire !.....	394
Faut l'faire dépend de la faille	396
Le changement de sens de l'écriture	399
Le changement de sens de la philosophie.....	400
La philia et l'écriture	405

L'autosupport du nœud borroméen.....	407
Devenir écrivain ?	410
La scène de la raclée : où est la faute ?.....	415
Le rapport au corps et à l'imaginaire.....	418
Le franchissement du seuil qui va de Freud au nœud borroméen.....	423
Une nouvelle conception de l'ego à partir de la faute.....	424

Préface

Avec sa *Lecture du sinthome*, Christian Fierens poursuit son projet de lire Lacan de fond en comble. Suivant Lacan à la trace, il traque les énigmes, presse les néologismes, rabote les équivoques. Ainsi, dès l'introduction, le mot « sens » est déployé selon ses trois valences : perception, orientation, signification (où l'on retrouve la triade Réel, Imaginaire, Symbolique) – la plus commune d'entre elles, *signification*, étant curieusement mentionnée en dernier. L'on en est moins surpris si l'on considère sa révision critique de la *réalité psychique (RP)* de Freud, telle qu'elle apparaît dans sa première topique, où l'inconscient était à situer entre perception et conscience, comme « entre cuir et chair ».

À partir de là, Fierens va mettre au point une architecture, voire une « architectonique », bâtie à trois étages, R I S, en y articulant une interprétation du nœud borroméen à quatre freudien, grâce à la *nomination du réel* ou *réalité psychique*. Ce sera, ici, le nœud du « réalisme » freudien ; ailleurs, celui du « symbolisme » lacanien ; plus loin, celui de « l'imaginarisme » kleinien.

C'est au titre de « généralisation de la faute » que sera pensé le passage des nœuds borroméens à quatre

des nominations au nœud du *sinthome*, où la faute est réparée par le rond du *sinthome*. Rien ne distingue le dessin du nœud de la nomination symbolique de celui du *sinthome*. Or, dans ce dernier, il y a faute et cette faute est première. Justement le « *sin* » commence le mot « *sinthome* », qui donne le titre de ce séminaire consacré à Joyce : *sinthome*, orthographe primitive – d'avant « l'injection du grec » *ptôma*, chute – du mot « symptôme ». Ce choix de Lacan fait écho à la démarche littéraire de Joyce lui-même, qui s'efforcera d'inventer une langue en deçà de l'impérialisme anglais dominant et d'« écrire d'une façon telle que la langue anglaise n'existe plus ». Il s'agit, pour Fierens, de chercher « les racines d'une langue primitive qui lui donnerait accès à la langue » (p. 49) « Une multiplicité de langues (*l'élangues*) est convoquée pour les faire sortir d'elles-mêmes » dans *Finnegans Wake*¹, qui est aussi l'aboutissement du « joycien », sur lequel Lacan prendra modèle pour écrire « Joyce le symptôme² ».

Pour Fierens, *Le sinthome* est le séminaire consacré à la faute (*sin*), celui de l'échec de RSI, qui sera, dès lors, entendu comme hérésie. *Il existe une faille*, c'est la vérité première, dont certaines possibilités dépendront : *qu'il faille*. Fierens articule ici une nouvelle conception du phallus et des formules phalliques : contrairement à la conception freudienne exposée dans « L'Étourdit³ », où l'Éden phallique

1. J. Joyce (1939), *Finnegans Wake*, Paris, Gallimard, 1982.

2. Conférence donnée par J. Lacan dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne le 16 juin 1975 à l'ouverture du 5^e Symposium international James Joyce. Texte établi par J.-A. Miller, à partir des notes d'É. Laurent, *L'âne*, n° 6, 1982.

3. J. Lacan, « L'Étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

(pour tout x phi de x) précédait la survenue de la faute, dans *Le sinthome*, cet ordre est renversé, la faute (il existe un x non-phi de x) est première, « ultérieurement désignée comme faille ou phallus ». Autrement dit, là où Freud parlait de la position de toute-puissance phallique du père de *Totem et tabou* jouissant de toutes les femmes, pour concevoir ensuite une faute originelle qui aurait vu ses fils le tuer, et voir se renforcer le Surmoi – ils seront tous castrés –, Fierens situe la faute dans l'absence du père, dans le trou originel, la faille, l'ab-sens. On passe de la supposition mythique d'un au-moins-un dans le Réel à la dénonciation du Ciel comme vide de Dieu.

Cette faille, *ce qui ne cesse pas de s'écrire* (nécessité), sera articulée à l'écriture comme *sinthome*.

Fierens interroge le *pas-tout* de Lacan, qui est employé, dans ce séminaire, au titre de la singularité. Du côté droit des formules de la sexuation telles qu'elles sont présentées dans « L'Étourdit », l'absence d'exception « implique que les frontières du *tout* éclatent » – Lacan se repère, ici, selon la formule non aristotélicienne « l'exception confirme la règle ». Or, dans *Le sinthome* – changement de paradigme –, il en vient à définir le *pas-tout* à partir du singulier, dont on sait qu'Aristote l'avait exclu de sa syllogistique.

Ce *pas-tout*, Lacan ne peut pas l'avoir « relevé » chez Aristote sous la forme du *mè pantes*, comme il le pense dans la leçon du 18 novembre 1975, parce qu'il n'y est pas. Ce qui ne l'empêche pas de le « relaver » à notre usage, en jouant sur l'homophonie *mè pantes* – *mais pas ça* ! *Tout, mais pas ça*, proposition caractéristique de la position féminine, oppose non plus le particulier à l'universel, comme le fait Aristote,

mais le singulier à l'universel. Cette singularité, pure supposition logique, introduite ici comme *sinthome*, on n'en a que le nom : Dieu ou Évie, c'est-à-dire *La Femme*, qui ont en commun de ne pas exister ; ou encore, Socrate occupant la place de l'exception, puisque « ce n'est pas un homme », et qu'il est donc immortel. Alors, une femme « parfaitement singulière » n'est-elle pas forcément *La Femme* ?

Joyce occupe justement cette place singulière, il est *the artist*.

Le nœud borroméen rompt avec le *more geometrico* : de l'évidence de la bonne forme liée à l'imaginaire du sac du corps, on passe à l'évidement qui caractérise les entrelacs ; on fait un pas de plus avec Fierens qui oppose dialectiquement « l'évidence de la vision » et la « tache aveugle du regard ». Plût au ciel que nous soyons aveugles ! – semble, en effet, invoquer Lacan. Il s'agit de passer de la pensée de la panse à l'*appensée* qu'inaugure le nœud comme appui à la pensée ou penser *contre*.

Fierens s'avère être un redoutable chasseur d'énigmes, lorsqu'il en vient, sur les traces de Lacan, à aborder le nœud borroméen à travers l'utilisation de la théorie des ensembles de Cantor.

Lacan part du sac vide qu'il connote « d'un ambigu de un et de zéro » : S indice 1. C'est l'ensemble vide, 0, qui est ici représenté par un sac vide ; il ne compte pas moins pour 1, puisqu'on dit bien « un sac vide ». Selon Fierens, S_1 – qu'il écrit « est-ce un ? » – questionne justement cette ambiguïté du un et du zéro. Il utilise le rapprochement opéré par Lacan dans le séminaire *RSI* entre l'ex-sistence et le Réel, le trou et le Symbolique, la consistance et l'Imaginaire,

à propos du nœud borroméen. Il y aurait, d'abord, le vide (l'ex-sistence réelle, 0) ; une première transformation verrait ce vide enserré dans un sac « pour dire qu'il n'y a rien » (trou symbolique, 1) ; lors d'une seconde transformation, on remplirait le sac avec des objets (consistance imaginaire, 2).

Sur le plan clinique, le sac rempli comme S_2 correspond à l'ensemble des associations de l'analysant, représentation imaginaire à laquelle Fierens oppose le discours analytique – qui produit et repart toujours du S_1 , autrement dit « le *dire* de ce zéro ».

Puis cette explication éclairante des variations de Lacan autour de la formule « le fait du fait » : « Le *fait*, c'est le fait "suspendu à l'énigme de l'énonciation" et au dire inscrit comme S_1 , c'est le 0. Le fait n'existe que par le S_1 , qui vaut comme "fait du fait", fait "fermé sur lui" sans rien de plus et que l'on retrouve comme produit du discours psychanalytique. Mais le faîte du fait, c'est de se remplir et de passer à S_2 , tandis que le fait du faîte implique toujours de revenir en aval du fait et de retourner à l'absence du départ, à 0. Dans cette structure mouvante, les trois 0 (fait), S_1 (fait du fait) et S_2 (faîte du fait) et le retour du faîte au fait (le fait du faîte), ou les trois dimensions (RSI), sont "égaux en fait, équivoques et équivalents, et par là, limite du dit" » (p. 83).

L'interprétation analytique elle-même est abordée à partir de l'énigme. Fierens prend appui sur deux énigmes prélevées dans le chapitre « Nestor » d'*Ulysse*⁴ : la première, qui appelle à être complétée par le lecteur, s'énonce ainsi : « Mon père m'a donné

4. J. Joyce (1922), *Ulysse*, Paris, Gallimard, 1929.

des graines à semer... », où la phrase suivante est sous-entendue : « La semence était noire et le sol était blanc. » La solution de cette énigme « écrire une lettre » n'est pas non plus donnée par Joyce. Fierens souligne que la réponse à l'énigme est une nouvelle énigme. Une nouvelle énigme qui éclaire cependant après coup le sens figuré de la semence donnée par le père, sa portée métaphorique. On songe à la gerbe de Booz qui n'était, selon l'expression hugolienne, « ni avare, ni haineuse ».

Pour le lecteur du séminaire, cette énigme résume à elle seule *le sinthome* de Joyce *comme écriture*. Contrairement au père de Joyce, le père de l'énigme donne la graine à semer, autrement dit transmet le phallus créateur. Or Joyce en est carent et c'est noir sur blanc, par l'écriture, par la lettre, qu'il s'auto-engendrera lui-même.

La deuxième énigme est celle que Lacan cite dans la leçon IV, l'énigme *Le coq cria* : « Le coq cria, le ciel était bleu, les cloches dans le ciel étaient sonnantes onze heures, il est temps pour cette pauvre âme d'aller au paradis. » Sa solution – une nouvelle énigme : « Le renard enterrant sa grand-mère sous un buisson de houx. » *Holybush*, « buisson de houx », équivoque avec *hollybush*, « buisson sacré » ou « buisson ardent », dont la signification sexuelle vient blasphémer un évident caractère sacré. Il en est de même pour l'équivoque expliquée par Fierens à propos de « coq ». Même chose avec *to burry*, qui signifie « enterrer », mais aussi « enfouir ». Quant à monter au paradis, *no comment*.

C'est sans doute pour cela que Lacan présente l'interprétation analytique comme toujours « spécialement conne ». On pourrait dire, en somme, que la

solution de l'énigme est toujours sexuelle, c'est la jouissance phallique, ou plutôt, la « j'ouïs-sens ».

L'interprétation analytique est elle-même réponse à une énigme, selon Lacan, énigme qu'il définit comme « énonciation sans énoncé ». Fierens tranche sur le caractère paradoxal de cette formulation, en décrivant l'énigme comme agencement de deux énoncés – l'énoncé de l'énigme proprement dite et l'énoncé qui vient y répondre –, et insiste sur le déplacement de l'accent énigmatique de l'un à l'autre : « Mais il ne suffit pas d'avoir ces deux énoncés pour qu'il n'y ait plus d'énigme, car ici, l'énoncé-solution se présente lui-même comme une nouvelle énigme. L'énigmatique s'est déplacé » (p. 173). Or, l'interprétation est l'art de lire entre les lignes (énoncés), c'est-à-dire de mettre en question le sujet de l'énonciation.

Fierens vérifie que lire Lacan présente les mêmes difficultés que lire l'inconscient. Le discours et l'écriture de Lacan sont énigmatiques, comme l'est l'inconscient – ce dont il parle, en somme : le rêve comme rébus, le symptôme reposant sur un calembour, l'acte manqué et le lapsus qui sont des mots d'esprit et le mot d'esprit lui-même – une devinette. Par son style si singulier, Lacan reste fidèle à l'inconscient. Il ne fabrique pas des néologismes par pur plaisir de faire des néologismes, mais pour plonger les psychanalystes d'emblée dans ce à quoi ils ont affaire.

Théorie et pratique se trouvent étroitement liées et Fierens s'attache justement à suivre le discours de Lacan dans ses conséquences proprement techniques. Reprenant la remarque selon laquelle « la réponse de l'analyste à l'exposé, par l'analysant, tout au long de son symptôme » (énigme) fait « épissure de l'imaginaire

et du savoir inconscient [...] pour obtenir un sens », Fierens y insiste pour dire, avec Lacan, que dans cette réponse « particulièrement conne », qui mène toujours à l'imaginaire sexuel, le symbolique « ainsi mobilisé en est comme dégradé » ; ce qui n'est pas sans poser la question du symptôme en tant qu'il est ce qui, du symbolique, est le plus proche du réel.

Lorsque nous faisons une épissure entre le symbolique et l'imaginaire, nous pouvons, du moins dans certains cas, faire épissure entre « le symptôme et le réel parasite de la jouissance », ce qui a pour résultat de rendre cette jouissance possible. Il s'agit d'ouïr un sens, *j'ouïs-sens*. Ainsi pourrions-nous décrypter le propos de Lacan : l'interprétation symbolique en produisant un sens autre (épissure et suture) grâce à l'équivoque homophonique peut toucher le symptôme, qui parasitait la jouissance, en le dissolvant dans le réel. Ce qui a été noué par la parole, le symptôme, pourrait être dénoué par la parole.

La lecture de Fierens est tout autre : il remarque que c'est le réel qui, dans la phrase de Lacan, est parasite de la jouissance. Effectivement, le symptôme est ce qu'il y a de plus réel pour le sujet. Et ce symptôme résiste aux tentatives de symbolisation comme le réel lui-même. Loin d'être réduit par le symbolique, comme parasite, il se nourrit et vit de cette *j'ouïs-sens*.

Par ailleurs, Fierens s'interroge sur la contradiction apparente entre suturer et rabouter pour faire nœud de trèfle et, dans le même temps, la nécessité de distinguer R, S et I. Il s'agit de la pente à l'homogénéisation du nœud borroméen à trois composants, la « chaînœud » borroméenne, selon la néo-formule lacanienne. Il y a inévitablement du nœud dans la chaî-ne.

Chez Joyce, l'énigme est « portée à la puissance de l'écriture ». C'est l'écriture qui va permettre de comprendre la structure de l'énigme. Mais pas n'importe quelle écriture, c'est l'écriture du devenir écrivain de Joyce, c'est-à-dire le passage de l'écriture commune à l'écriture impliquant un *ego* tout à fait particulier, l'*ego* comme correcteur, c'est-à-dire l'*ego* compris dans la perspective du borroméen (et non plus du moi-peau ou du moi-pelure). L'énigme dépendrait ainsi du lapsus de nœud qui a enchaîné le symbolique et le réel (dans l'énonciation) tout en laissant s'échapper l'imaginaire (l'énoncé manque). L'énigme ne subsisterait en ce sens que si le vieil *ego* freudien persiste et dans la perspective de la correction du nouvel *ego* qui arriverait à enchaîner l'imaginaire : l'énigme serait ainsi « la conséquence de ce raboutage si mal fait d'un *ego*, de fonction énigmatique, de fonction réparatoire » (153 ; ALI 197). Joyce est « l'écrivain par excellence de l'énigme », non pas au sens où il serait le producteur d'énigme mais au sens où tout se joue à partir d'une nouvelle conception de l'*ego*, de fonction réparatoire de par sa nouvelle écriture, mais aussi de fonction énigmatique puisqu'il s'agit d'évider l'évidence imaginaire et donc d'échouer dans la réparation. C'est encore ce que l'on rencontre dans les épiphanies de Joyce ; il s'agit à chaque fois « d'une manifestation spirituelle, découverte à travers la vulgarité du langage » (exposé d'Aubert 180 ; ALI 100-101), autrement dit, d'une manifestation de l'esprit où souffle le *réel* à travers la vulgarité *symbolique*. L'enchaînement réel-symbolique résulte de l'unique erreur de croisement réel-symbolique. Dans l'épiphanie, « grâce à la faute, inconscient et réel se nouent » (154 ;

ALI 199) et l'imaginaire de l'épiphanie « fout le camp » en même temps que l'énoncé de l'énigme.

Le moi ou l'*ego* sont définis maintenant comme ce qui maintient l'imaginaire en rapport avec l'enchaînement du symbolique et du réel. « La rupture de l'*ego* libère le rapport imaginaire » (155 ; ALI 199). Cette conception de l'*ego* ne vaut pas simplement pour Joyce, même si Lacan la fait jouer spécifiquement dans son interprétation de la scène de la raclée. Elle est structurale : le symbolique se pense toujours déjà enchaîné avec le réel, mais cet enchaînement fautif libérerait complètement l'imaginaire s'il n'y avait l'exigence de maintenir quelque chose du nœud borroméen par la création d'un rond réparateur, l'*ego*. C'est l'enjeu de l'appensée que de soutenir l'équivalence de R, S et I. La construction de l'*ego* est donc partie intégrante de l'appensée.

« On pense contre un signifiant, c'est le sens que j'ai donné au mot de l'appensée : on s'appuie contre un signifiant pour penser » (155 ; ALI 199).